Document généré le 1 juin 2025 01:36

Liaison

Le retour de la narrativité chez les artistes franco-manitobains émergents

J. R. Léveillé

Numéro 134, hiver 2006–2007

URI : https://id.erudit.org/iderudit/40934ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Les Éditions l'Interligne

ISSN

0227-227X (imprimé)
1923-2381 (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Léveillé, J. R. (2006). Le retour de la narrativité chez les artistes franco-manitobains émergents. *Liaison*, (134), 20–23.

Tous droits réservés © Les Éditions l'Interligne, 2006

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Le retour de la narrativité chez les artistes franco-manitobains émergents

J.R. Léveillé

Détail de *Calvaire ?* de Diane Lavoie, techniques mixtes, 31,5 cm x 38 cm x 7,5 cm, 2006.
Photo : La Maison des artistes visuels francophones inc. et J.R. Léveillé

Pipée de rêves (Pipe Dreams) de Shaun Morin, encre sur papier, 12 po x 14,5 po, 2006.
Photo : Centre culturel franco-manitobain

En 2006, l'exposition *Supernovas* au Musée des beaux-arts de Winnipeg consacrait les étoiles montantes (Franco-Manitobains inclus) du firmament des arts au Manitoba. D'autres expositions à Saint-Boniface ont confirmé l'émergence des nouveaux artistes francophones. Elles soulignent aussi le retour de la « narrativité » en arts visuels (accompagnée souvent d'une miniaturisation des dimensions). Pas étonnant chez une génération issue des *chat-rooms*, des *blogs* et du *text-messaging*.

Depuis l'origine, les œuvres ont quelque chose à *dire*, que ce soit dans les cavernes de Lascaux ou à l'époque des pharaons où l'art figurait l'histoire d'une dynastie. Canaletto nous parle de Venise. *Guernica* de Picasso raconte une guerre. Évidemment, l'art est plus que ça. Mais l'histoire d'un lieu ou d'un événement a souvent été la condition *sine qua non* de l'expression picturale.

L'art abstrait, le minimalisme nous *parlent* aussi. Mais, s'il y a narration, elle relève davantage d'une stratégie poétique que du récit.

On voit, depuis plusieurs années, un retour en force de la narration dans les performances et dans les installations qui sont des machines à histoire, de petits théâtres acoustiques ou iconiques. Certaines s'approchent de la musique (diction et audition), d'autres de l'image et de la narration reconduite, comme dans l'installation de Colette Balcaen intitulée de façon révélatrice *La dictée*, recensée dans *Liaison*, n° 132 et dont Huguette Le Gall dit qu'il s'agit de « la transmission du savoir ». Le concept des installations est d'ailleurs combinatoire et constitue comme une linguistique appliquée des signes.

Dans l'exposition *Confidences* de Diane Lavoie, des femmes se racontent. Le *visuel* est, comme chez Balcaen, le support du narratif. Des boîtiers contiennent des objets intimes. L'intérieur comporte un texte racontant l'expérience d'une femme ou l'histoire d'un objet ainsi sacralisé. L'avertissement d'exposition souligne clairement : « Ouvrez-les, et vous pénétrez dans l'univers des narratrices. »

Le public est invité à participer en rédigeant une anecdote sur de petits cartons épinglés au mur.. « L'objet n'est qu'un symbole et, en soi, il est secondaire; ce qui compte, c'est l'anecdote, le témoignage qui y est attaché, l'élément humain et personnel. » Diane Lavoie, « Énoncé d'artiste ».

La bande dessinée et ses avatars sont à l'avant-plan chez plusieurs artistes. Qu'est la bande dessinée sinon une narration par images. La bédé est à la fois du vu et du dit. Longtemps tenue pour un art inférieur dans la soi-disant hiérarchie des arts, elle a repris sa place suite au travail du pop art et à une certaine pensée néo-baroque à la Guy Scarpetta. Ces œuvres sont souvent conçues en petit format (contrairement au gigantisme du pop art), leur conférant une intimité et une histoire personnelle ou impersonnelle.

Shaun Morin présente ses dessins comme de l'« information » qui serait accumulée, dispersée, étalée, parfois de façon dense, parfois aérée, constituant récit, mini-discours, maxime ou adage. Ce serait l'adagio de l'illustré. Si les bulles de la bédé ne sont guère présentes, reste que l'écrit est la matière même de plusieurs œuvres. Il y a parfois une minusculisation de l'écrit (comme une musculature du minime) qui le rend presque idéographique. Dans un énoncé, l'artiste, fait allusion à l'écriture pour contextualiser son travail : « comme si je partageais un journal intime dispersé au mur. »

Denis Prieur travaille des tableaux carrés en contreplaqué. Ses œuvres reprennent des couleurs et des formes associées aux blocs de construction pour enfants, donc à

Farmer de Denis Prieur, plume feutre et acrylique sur contreplaqué, 24 po x 24 po, 2004.
Photo : Denis Prieur

Tu n'est... de Nathalie Dupont, photo numérique, 2006.
Photo : Nathalie Dupont

Chemin de fer de Mélanie Rocan, aquarelle sur papier, 18 po x 14 po, 2006.
Photo : Centre culturel franco-manitobain

la bédé ou au livre de jeunesse. Souvent, un texte figure sur le tableau pour y donner son impulsion dynamique, comme dans *Wagon* où apparaît la phrase explicative (?) : « Quand plusieurs verbes ont un même sujet », créant un va-et-vient de discours formel discontinu. Est-ce le texte qui donne à voir le tableau ou le tableau qui donne à lire le texte ? Dans *Farmer*, un tableau *anglais*, l'écrit devient l'essentiel de l'œuvre, occupant l'espace autour de la figure du fermier qu'on pourrait désigner comme figurant dans cette pièce verbale. Sans la profusion textuelle, la figure serait plutôt banale. Le texte fait signifier l'œuvre. On peut se demander si l'œuvre est totalement *visible* ou *lisible* pour qui ne connaît pas la langue.

Ayant débuté en peignant d'immenses panneaux, Mélanie Rocan a sensiblement réduit son format et qualifie son travail récent de « journal impersonnel ». Loin de l'aventure bédéiste, ses œuvres constituent néanmoins des scènes ; non pas spécifiquement un lieu, mais une atmosphère de vécu narrable ; le théâtre d'un drame, la scène de la mise en scène. Les œuvres de cette finaliste au Concours de peinture de la Banque Royale du Canada portent sur la mémoire qui n'est autre chose qu'une trame narrative passée à redécouvrir.

Par leur nature, films et vidéos font largement appel à la narration. Même l'artiste expérimental travaillant la pellicule à l'instar de l'art abstrait a recours à l'écrit. Parfois, les phrases ne sont que partiellement lisibles. Néanmoins, c'est comme si l'image (qui, nous dit-on, vaut mille mots) ne suffit pas à raconter et qu'il faut faire appel aux mots pour souligner qu'il y a de l'indicible.

Dans *Pluie dérisoire* de Sylvie Beaudry, il y a narration puisqu'une voix raconte les événements. Étrangement, cette voix double très exactement les images qui se déroulent. Qui est la *doublure* de qui ? C'est dans cette tournure pléonastique qu'on doit trouver la véritable narrativité et non dans le scénario et l'animation comme tels. La répétition d'un énoncé est déjà un espace de discours.

Nathalie Dupont est lauréate du prix Norman McLaren 2006 du Festival des Films du Monde pour son film *Perdre la tête*. Quand on intitule une œuvre *Le lundi 27 février 2006*, on propose des espèces d'éphémérides que vient clairement appuyer la voix de la narration : « Il était une fois une petite fille qui collectionnait les jours de la semaine ». Les jours et les dates envahissent l'écran. Le film primé *Perdre la tête* débute par une association événementielle et une amorce narrative semblable : « C'est un lundi matin. ... ». *Dans mon panier, j'ai...* laisse entendre, comme *Le lundi 27 février 2006*, que l'acte de la « collection » a quelques liens avec la narration au sens rhétorique : « Partie du discours qui suit la proposition et précède la confirmation. » Puisque ce film constitue une reprise caustique du conte d'enfant, *Le Petit Chaperon rouge*, le rapport narratif est double, celui du conte et celui de la référence à un autre texte.

Le titre de l'exposition *à suivre* — vidéos de Nathalie Dupont et œuvres plastiques et graphiques d'Anna Binta Diallo — rappelle une narration interrompue. L'exposition, selon la commissaire Louise Duguay, « présente, en plus des œuvres produites (des œuvres imprimées, des peintures et des courts métrages), une compilation des diverses étapes de leurs œuvres, dévoilant la recherche et l'évolution des projets, par l'entremise de cahiers de dessins, de messages courriel et d'une bande sonore. À l'instar de Christo, l'historique et le processus de production sont une partie constituante des œuvres.

Anna Binta Diallo qualifie le style de ses peintures comme un composé « abstrait-figuratif-narratif » : « Quand je pense

Re-Définition d'Éric Lesage, papier découpé, tissé et tramé, 24 po x 60 po, 2005-2006.
Photo : Musée des beaux-arts de Winnipeg

Sénégal en rose d'Anna Binta Diallo, huile sur toile, 5 pi x 4 pi.
Photo : La Maison des artistes visuels francophones inc.

à une peinture, je pense aux différentes pensées, aux différentes lisières d'information sur une toile…» Dans un processus à la Chagall, l'œuvre rattache ensemble les vecteurs visuels d'information. Les tableaux contiennent presque tous des figures qui sont ainsi mises en contexte. L'artiste n'hésite pas à parler d'un milieu rêveur pour en décrire l'atmosphère, et qu'est-ce que le rêve sinon une histoire psychique de temporalité variable ?

Si les peintures de cette artiste relèvent d'un narratif déstructuré, les œuvres graphiques étalent carrément l'écrit qui prend toute sa signification plastique dans la série *Fresh Fruit* où la répétition de l'expression *Fresh Fruit* crée le fond de l'œuvre et informe le dessin du fruit particulier qui n'est pas nommé, mais dont la caractérisation se fait, non par les touches colorées du pinceau, mais par le mot. La fraîcheur est une caractéristique sujette au temps et comporte donc une histoire. Le mot ne laisse pas passer inaperçu ce qui pourrait l'être avec le rendu.

Ce travail sur le « littéraire » est porté à son extrême dans les œuvres d'Éric Lesage dont le projet d'ensemble est intitulé *Re-Définition*. Rappelant les *cut-ups* de Burroughs, mais aussi le travail du Québécois Rober Racine, les constructions de Lesage sont basées sur le dictionnaire. Rien de plus textuel que le dictionnaire ou la grammaire. Ces œuvres, tissées de lignes découpées à même le dictionnaire, s'élaborent sur le fondement même du sens, qu'elles déjouent. Elles sont a-narratives, car la définition n'est pas toujours lisible. Elles se constituent entre le vu et le dit. De fait, elles sont tramées et forment des écrans qui se ferment à l'interprétation linéaire d'un sens, mais qui supportent la vue du regardeur. C'est la narration dépecée et recousue : la trame narrative visuelle.

Dans la lignée des *cut-ups*, on retrouve aussi chez certains l'utilisation du collage. Le collage est une narration palimpseste : il est basé sur un texte premier ou une œuvre préexistante. Il recombine des segments d'histoires « autres ». Un peu comme la référence, la recombinaison sous-entend un passé (l'original sur lequel la nouvelle œuvre prend appui) et constitue une historicité dans sa matérialité même.

En photographie, le travail est plus modeste, mise à part la pratique de Dominique Rey (*Liaison*, n° 133) qui est, elle, une artiste bel et bien établie. Commencent à poindre des épreuves qui font appel à la narration. Il ne s'agit plus de poses « esthétiques », de jeux d'ombre et de lumière. On revient de la *beauty shot* vers la figuration, et toute figure sous-tend et sous-entend un parcours. Ces clichés proposent la captation d'un moment et sont, par conséquent, narratifs. Les personnages sont saisis sur le vif, *in situ* ou sont légèrement mis en scène. Lieux et accessoires sont conçus pour suggérer un avant ou un après. Certains travaux photographiques, comme en témoigne *Tu n'est…* de la vidéaste Nathalie Dupont, constituent des compositions tout à fait scripturales.

On ne pourrait mieux faire pour résumer ce retour aux stratégies narratives, au travail sur le discours du langage iconique que d'évoquer un récent slogan de Radio-Canada : « Écoutez pour voir ! » ■

Né à Winnipeg, J.R. Léveillé est l'auteur d'une vingtaine de livres : romans, poésie, essais littéraires. Son œuvre a été couronnée par divers prix et a été le sujet d'un colloque international en 2005. Son récent essai, Parade ou les autres, *retrace la modernité en littérature, au théâtre et dans les arts au Manitoba français.*